

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

VOUS ÊTES TOUS DES FILS DE PUTE
traduit par C. Vasserot, 2001

NOTES DE CUISINE
traduit par C. Vasserot, 2002

AFTER SUN
suivi de

L'AVANTAGE AVEC LES ANIMAUX,
C'EST QU'ILS T'AIMENT SANS POSER DE QUESTIONS
traduit par C. Vasserot, 2002

FALLAIT RESTER CHEZ VOUS, TÊTES DE NŒUD
traduit par C. Vasserot, 2002

BORGES
traduit par C. Vasserot, 2002

L'HISTOIRE DE RONALD, LE CLOWN DE McDONALD'S
suivi de

J'AI ACHETÉ UNE PELLE CHEZ IKEA POUR CREUSER MA TOMBE
traduit par C. Vasserot, 2003

JARDINAGE HUMAIN
traduit par C. Vasserot, 2003

ROI LEAR
traduit par I. Garma-Berman, 2003

PROMETEO
traduit par D. Laroutis et M. Di Fonzo Bo, 2003

AGAMEMNON
traduit par C. Vasserot, 2004

GOYA
JE PRÉFÈRE QUE CE SOIT GOYA QUI M'EMPÊCHE DE FERMER L'ŒIL
PLUTÔT QUE N'IMPORTE QUEL ENFOIRÉ
traduit par C. Vasserot, 2006

ET BALANCEZ MES CENDRES SUR MICKEY
suivi de

APPROCHE DE L'IDÉE DE MÉFIANCE
traduit par C. Vasserot, 2007

BLEUE, SAIGNANTE, À POINT, CARBONISÉE
traduit par C. Vasserot, 2009

VERSUS
traduit par C. Vasserot, 2009

RODRIGO GARCÍA

C'est comme ça et me faites pas chier

*Traduit de l'espagnol
par
CHRISTILLA VASSEROT*

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Titre original :
Esto es así y a mí no me jodáis

© 2009, Rodrigo García

Tous les droits de représentation pour la langue française
sont aux Éditions Les Solitaires Intempestifs

© 2009, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-257-3

REMARQUES

Ce texte a été écrit à la demande d'Emilio. Il m'a expliqué que l'acteur qui allait le jouer, José Luis, est aveugle.

J'aimerais qu'il lise le texte – en grande partie au moins – en braille.

J'aimerais aussi qu'il s'habille comme John Travolta dans La Fièvre du samedi soir. Et qu'il danse.

J'ai imaginé une grosse boule à facettes, comme dans les discothèques. Si José Luis commet la bêtise d'y mettre la main et de toucher la boule, les miroirs tomberont car ils sont mal collés à la boule.

Il ne restera alors que deux miroirs bien accrochés. Rien que deux miroirs qui refléteront, de temps en temps, de la lumière sur scène, tandis que la boule nue suivra son cours sans s'arrêter.

PREMIÈRE PARTIE

*Démocrite riait de tout, car il tenait pour risible
tout ce qui concerne les hommes.*

La littérature est le refuge des contrariés : ceux qui savent que nous n'offrons rien d'autre que des chimères – belles ou dévastatrices – finissent par se réfugier dans un livre.

Ils ne sont pas farouches, comme on dit, ni les lecteurs ni ceux qui écrivent les livres – tous les lecteurs écrivent en cachette ! Moi, je les appelle les perpétuels optimistes.

Si les gens se désintéressent des livres, c'est parce qu'ils se vouent les uns aux autres un intérêt grandissant.

Maintenant qu'enfin nous avons l'assurance de nous méconnaître, nous nous lançons à l'aventure de l'autre, car nous savons que nous n'allons pas nous salir les mains, qu'une telle aventure n'existe pas, l'autre est statistique, il est même moins qu'un chiffre, moins qu'une fréquence dans les airs.

Tu es autre, tu es un nuage passager.

Mais moi : qui suis-je ?

Reconnâtre quelqu'un parmi une poignée de gens, ça nous fait peur. Alors on met au point des systèmes d'éloignement.

Au commencement, il y a eu le message, les nobles payaient des messagers. Et les amoureux déposaient leurs billets doux dans des endroits magiques à leurs yeux. Puis il y a eu la lettre et le système des Postes. Plus tard le télégramme. Et le téléphone, qui réduit tout ce qu'on dit à l'évanescence. Et le fax, imbu d'officialité, qui ne garantit pourtant rien d'autre que la falsification. On a signé, paraphé, et combien de signatures falsifiées. On a envoyé des tas de mails et pas moins de messages rédigés à l'aide des touches du téléphone, sans que jamais ils ne deviennent effluves. Et on a abusé du réseau informatique, car personne ne va te casser la gueule depuis son ordinateur.

Toute ambition, tout délire, tout culte de la communication souligne le manque d'intérêt humain à l'égard de l'être humain, l'indifférence que nous nous vouons.

Je n'enfile pas mes chaussures pour parcourir à pied la distance qui me sépare de la porte de chez toi : je t'écris un mail. Je m'éloigne, immobile.

Chacune de mes insistantes communications renforce le Pas Envie d'Être à Tes Côtés.

Il m'arrive pourtant de me dire : une personne peut me donner quelque chose de beau, sa propre calligraphie.

Je me méfie de l'amour que me vouent mes enfants et du soi-disant amour qu'en tant que père je devrais cultiver à l'égard de mes enfants. En revanche, je place mes espoirs dans l'alphabet.

La calligraphie devrait donner sens au mot et, par le mot, à l'individu. Mais il n'en est rien. L'alphabet mal

compris, obsédé par la bonne lettre, méprise le geste individuel. L'État collabore en affectant, comme ils disent, des *lignes budgétaires* à cette noble fin :

Accorder, égaliser, immuniser, anesthésier.

Une nouvelle langue est à inventer, la langue qui repose sur une calligraphie fluctuante, où les courbes d'un S peuvent signifier presque tout ce que je veux.

Cette langue est imprononçable et les hommes qui se respectent et qui s'admirent savent, dans le fond, qu'ils ne pourront jamais communiquer.

Je m'explique. Le seul homme prêt au dialogue est celui qui comprend la passion et les hontes et les omissions de l'autre et qui les assume au point de penser au fond de lui : persiste dans l'erreur, moi je te crois.

Étant donné que la méfiance est pour l'homme d'aujourd'hui ce que fut la volonté pour Schopenhauer ou la sexualité pour Freud, disons que les hommes ne méritent désormais qu'un alphabet élaboré, ourdi pour séparer, pour distancier.

Nous usons des mêmes mots, mais nos expériences ne nous permettent pas de nous comprendre. Les expériences sont inaliénables et elles ont formé cet abîme.

L'alphabet comme châtiment.

Dans les interstices de chaque homme qui me parle, je peux habiter et tisser ma scrupuleuse toile d'araignée. Pas pour critiquer, il ne s'agit pas d'un termite. C'est une toile d'araignée que nous tissons dans d'autres hommes, dans les fentes que nous offre leur prétention.

À la calligraphie viennent s'ajouter les couleurs. Enfants, les lettres ne nous ont jamais intéressés. Les couleurs pour dessiner le F ou le R, c'était ça qui nous passionnait.

Ou bien les taches d'encre qui souillaient la feuille de travail.

En espagnol, croyez-moi ou non, pour dire le R j'ai besoin de quatre lettres : un E, deux R et encore un E. Et je suis le seul à pouvoir les tracer de la sorte, en laissant mon empreinte sur le papier.

Quand je vois, dans les centres commerciaux ou dans les parkings, que personne ne s'adresse la parole, je pense aux couleurs et aux sillons formés par les lettres que nous avons oubliées et perdues. Elles n'étaient qu'à nous. Des sillages reconnaissables.

Si je me tais, je me tais par peur que tu interprètes mal la couleur – ou les multiples couleurs – que j'emploie pour te dire *j'ai besoin*.

Peur que tu ne saches pas voir au-delà du *gris*.

À moins que ce soit moi qui parle *en gris* et toi qui portes l'arc-en-ciel ?

Tu ne m'inspires pas confiance et je n'ai pas foi en toi, car tu es plantée à l'endroit même où je me trouve.

Alors, s'il te plaît, épargne-moi tes sermons, n'attends pas que je-croie-en-moi.

Les angoisses, quand on les avoue, deviennent une double charge : maintenant tu dois résoudre ton angoisse et, en plus, supporter les racontars.

Tu as fait tomber quelque chose ? Rien ne peut tomber d'une personne. Nous avons plus de valeur que tout ce que nous avons perdu.

Un aveugle vit parmi les sons, les odeurs et ce qui s'offre au toucher, à ce qu'on dit. Mensonges. Un aveugle vit avec la même préoccupation que n'importe qui : il aspire à la poésie, voilà pourquoi Démocrite d'Abdère s'est privé de la vue dans un jardin chatoyant.

Le lion et la gazelle communiquent. La proie et son bourreau se comprennent. Mais ça, nous autres êtres humains, nous en sommes démunis : privés d'objectivité, nous ne savons pas reconnaître un événement ; nous réduisons la vie à des commentaires.

Une fois de plus, je vais parler des lecteurs. Drapés dans leur fausse modestie, les rêveurs affirment qu'en plus de vivre, ils lisent. Mensonges. Ils lisent parce qu'ils ne trouvent pas leur compte dans la vie.

En fait, cette femme dans un train de banlieue, en route pour son travail, plongée dans un roman de gare, elle vaut mieux qu'Homère.

Un écrivain est condamné à commenter du partiel, alors que le plus humble lecteur aspire à l'absolu. Le lecteur peut tisser dans les rainures. Le lecteur est avide de *tout*.

La littérature est faite de mots et, lorsqu'on lit le mot *montagne* écrit comme il se doit, jamais on n' imagine un sommet enneigé : on voit le M, le O, le N, chaque lettre l'une après l'autre. On rêve. On conjecture.

Le lecteur, occupé à ne pas perdre la vie, prend chaque lettre et s'y cramponne comme un alpiniste à son glacier, les doigts tout engourdis. Chaque mot est le dernier espoir. Alors il avance, mot après mot, lettre après lettre, trait après trait, couleur après couleur.

C'est le pouvoir de ceux qui se méfient.

La Grande Calligraphie n'assouvit pas notre fantaisie, elle ne calme pas la soif. Quand tu as parlé ou écrit avec précision, tu m'as desséché la bouche et tu as accéléré mes pulsations.

Ce que je donnerais pour savoir t'appeler *mon amour*.

Ma mère disait qu'un des plus grands plaisirs consiste à boire de l'eau pure et fraîche si tu es mort de soif. Elle prenait un verre d'eau, un verre plein de cette eau qu'on allait pomper à la main, dans la cour de la maison, dans la terre qu'on habitait parmi les poules et les chiens, et elle écartait les chiens qui se pressaient contre elle pour jouer et elle buvait et elle disait : *qu'est-ce qu'elle est bonne*.

Elle donnait au *réconfort* l'opportunité d'être un *régal*.

Pendant trente ans, j'ai cru qu'il s'agissait là d'un enseignement moral, que ma mère essayait d'expliquer à un enfant – moi en l'occurrence – que l'or vaut le prix fixé par le marché et qu'il ne faut pas se fier à l'abondance, car la profusion n'est pas le remède à une âme en mille morceaux.

En fait – je m'en rends compte à présent, mais à l'époque je n'arrivais pas à le comprendre – elle

formulait quelque chose de plus important : pour Felisa, l'eau de la terre *était* fraîche et claire et, assoiffée comme elle l'était, elle la percevait comme un don quotidien. Pas besoin de chercher midi à quatorze heures.

Voilà ce que j'ai appris. À faire confiance à l'alphabet. J'ai appris qu'il faut faire confiance seulement aux mots et jamais à ce qui s'agite autour. Tu vas me dire que chaque être humain doit viser le mot juste. À ça, moi je réponds : effectivement, c'est là sa dette ; ce qu'il a de plus lourd à porter tient à sa nature. Langage : mille millions de tonnes que n'importe quel homme porte sur son dos.

Tu es fou. Tu parles tout seul.

Quand Felisa, avec son verre à la main et ses lèvres mouillées, susurrant – oui, parce qu'elle n'a jamais crié, parce qu'elle est toujours douce et qu'elle veut toujours passer inaperçue –, quand elle susurrant : *qu'est-ce qu'elle est bonne*, moi j'imaginai juste des lettres qui se succédaient les unes aux autres.

De l'eau claire et fraîche. Lettre après lettre.

Mais quand je goûtais cette eau, je sombrais dans la déception. C'était bien la peine d'en faire autant ! Elle m'avait trompé ! J'avais grandi avec ses mots à propos de l'eau, et ses mots allaient bien au-delà de la sensation de l'eau fraîche dans ma bouche.

La simplicité est haïssable. En revanche, le geste en finesse ne peut exister que dans sa nudité.

Dans chaque alphabet il y a un futur. Et sans l'alphabet, vivre serait intenable.

J'imagine tous les suicides en terre analphabète, au temps de la préhistoire et en ce moment même. Comment appelait-on l'acte de s'ôter la vie à soi-même ou, tout simplement, de vivre un peu plus longtemps ? Quelle est cette chose que l'on ne peut nommer ? A-t-on vécu et a-t-on agonisé sans langage ?

Je soupçonne aussi que le bonheur, sans les mots pour le remettre en cause, pour y faire peser le doute, ne serait rien d'autre que de la fumée : explique-moi pourquoi tu te sens heureux. Sans la question sur le bonheur, le bonheur n'est rien.

Je me suis essayé à tous les métiers, considérant comme métier une activité répétée deux fois, même si les deux fois se sont soldées par un échec, d'ailleurs j'en ai vu, des experts, se couvrir de ridicule jusque dans l'art de réparer une roue crevée ou de mettre un but dans une cage vide.

J'ai balayé des cours dans des maisons, j'ai été astronome, j'ai été chauffeur, j'ai été philosophe, j'ai été une andouille, j'ai été chirurgien et j'ai opéré ma propre tête cassée dans un accident de voiture, j'ai été cuisinier, j'ai été entraîneur, j'ai été infirmière et j'ai été amant.

Je me suis taché les mains avec les couleurs des stylos que j'ai utilisés et que j'utilise pour tracer des mots.

Les stylos m'ont explosé dans les mains, tellement elles étaient chaudes, mes mains, parce que je serrais, je ne lâchais pas les stylos, durant des jours et des jours, je les emportais même au lit.

Je me suis retrouvé avec les mains sales et les larmes aux yeux, et j'ai bien veillé à ce que personne ne s'en rende compte.

Et chacune de mes larmes était de mille couleurs, vous n'allez pas le croire.

Aveugle comme je suis, je peux faire sept choses à la fois en plein milieu de la journée. Allons-y point par point, histoire que vous vous rendiez compte :

Remonter une montre, étendre le linge après une machine, réciter Homère, qui n'était pas un poète aveugle puisqu'il n'a jamais existé, réciter des passages de Jorge Luis Borges, qui n'a jamais existé non plus – les êtres que nous admirons font partie de notre imagination, ils sont extraits pour toujours de la réalité et nous ne sommes disposés à les partager avec personne par crainte de la dispute –, je peux également cirer des chaussures, embrasser ma femme, préparer deux bars en croûte de sel et les servir dans une assiette sans sel et sans arêtes, et je peux crier : but !

La neige avait commencé à tomber hier et j'ai dû mettre du charbon dans les poêles, bien malgré moi, parce qu'il n'y avait pas assez de bois sec.

Cette combine – introduire n'importe quel produit toxique chez soi pourvu que ça produise de la chaleur – m'a fait penser à des gens que nous introduisons parfois chez nous pour qu'ils nous éclairent avec leur enthousiasme, un brin de conversation et une demi-heure de sexe.

Comme le charbon, ils font généralement l'affaire. Mais ils finissent par nous pomper notre oxygène.